Un fracas retentissant. Une explosion monstrueuse qui résonna à travers le restaurant tout entier. Le dôme de verre venait de voler en éclats. Quelques instants plus tard, un second bruit à glacer le sang, un bruit apocalyptique. Un coup de tonnerre. L'éclat assourdissant du verre qui se brise, suivi de près par un craquement de bois à l'agonie. Une cacophonie d'aigus et de graves, accompagnée du râle dissonant d'une myriade de cordes rompues, une plainte rappelant le son d'un... piano qui explose !

Le directeur du restaurant n'en croyait pas ses yeux. Il resta planté là, bouche bée, la mâchoire décrochée, tentant de comprendre ce qui avait pu se passer.

Un dernier tintement se fit entendre, provoqué par l'ultime débris de cristal tombé du toit du restaurant, le Garden Court, qui faisait la fierté du Palace Hotel ; c'était le plus beau restaurant de tout San Francisco... jusqu'à ce jour. Car aujourd'hui, le dôme était en miettes, et les bris de verre s'étaient fichés dans les luxueux fauteuils victoriens comme autant de poignards, signant leur arrêt de mort.

Et dans l'allée centrale, c'était bel et bien un piano – du moins, ce qu'il en restait – qui gisait au sol, telle l'épave d'un navire.

Alors comme ça, Dieu a décidé de nous jeter des pianos sur la tête aujourd'hui ? songea le directeur. *J'aurais mieux fait de me faire porter pâle.*

Fort heureusement, le restaurant était fermé, le brunch du dimanche ne débutant qu'à huit heures. Employés et clients matinaux s'étaient cependant rassemblés pour contempler la scène d'un regard hébété.

Il s'agissait forcément du piano du nouveau lounge, le Cityview, situé sur le rooftop. Mais comment se faisait-il qu'il ait traversé le dôme et se soit écrasé dix-sept étages plus bas ?

— Faut-il que j'informe la sécurité ? s'enquit un serveur.

Le directeur ne lui répondit pas, sachant pertinemment que la sécurité avait déjà eu vent du problème.

Il était entré et sorti en un éclair.

Dillon Cole rejoignit la rue en un battement de cils pour disparaître dans la brume matinale. Les rues n'étaient pas très animées, mais assez pour que Dillon se fonde parmi les visages anonymes. Il se fraya un chemin au milieu des piétons, effleurant des épaules au passage, laissant dans son sillage une traînée de chaos. À son contact, les âmes se brouillaient, s'égarèrent et perdaient tout repère ; une femme s'arrêta net, oubliant où elle se rendait ; un homme perdit le fil de ses pensées au beau milieu d'une conversation ; une jeune fille oublia un instant qui elle était et ce qu'elle faisait là... mais une fois Dillon à bonne distance, tout redevenait normal. Ces gens ne sauraient jamais que c'était le contact de Dillon qui avait provoqué ce moment de confusion. En revanche, Dillon en avait

conscience. Peut-être était-il fou de croire qu'il possédait ce pouvoir. Si ça se trouve, il finirait à l'asile. En tout cas, il faisait largement le nécessaire pour qu'on l'y envoie.

Comme le coup du piano. Malgré tout le remue-ménage causé, le tour avait été plutôt facile à réaliser. Un vrai jeu d'enfant. Il n'avait eu aucun mal à accéder au rooftop. Le dimanche matin, le lounge était désert. Le piano à queue étant monté sur des roulettes, ç'avait été du gâteau de le pousser sur la terrasse. Entre-temps, sa rage avait décuplé, ainsi que le désir féroce et brûlant d'accomplir cet acte destructeur – un désir qui lui bouffait les entrailles, telle une faim incontrôlable.

Un appétit destructeur.

L'adrénaline avait parcouru ses veines, lui insufflant une force incroyable, tandis qu'il soulevait le piano sur le rebord du toit. L'appétit destructeur l'accaparait tout entier, s'immisçant jusque dans le tréfonds de son âme pour la marquer au fer rouge. Il avait hissé la lourde bête sur le parapet. Le piano avait chancelé un instant, oscillant entre plusieurs avenir possibles, avant de basculer dans le vide, entraînant la balustrade dans sa chute.

Une seconde. Deux secondes. Trois secondes.

L'impact avait retenti dans un bruit assourdissant de cristal lorsque la majestueuse coupole en verre, dix-sept étages en dessous, avait volé en éclats... ce qui avait immédiatement calmé l'appétit destructeur. La pression s'était libérée par une valve invisible. Soulagé, Dillon avait inspiré à fond et, sans prendre le temps de contempler son œuvre, il s'en était allé.

Vêtu de l'uniforme de porteur qu'il avait chipé dans le placard de la réserve, Dillon avait pris l'ascenseur jusqu'à

la réception et quitté l'hôtel ni vu ni connu ; pourquoi se serait-on méfié de lui d'ailleurs ? Il avait quinze ans mais on lui aurait donné deux ans de plus. Il était charmant, propre sur lui ; un rouquin qu'on aurait facilement pris pour un apprenti groom. Du coup, il s'était éclipsé sans que personne le remarque et, une fois dans la rue, il avait ôté sa veste d'uniforme et s'était volatilisé.

L'hôtel était maintenant loin derrière. Devant lui apparut une bouche de métro noyée de brouillard. On eût dit l'entrée d'une grotte. Pour Dillon, ce fut une vision merveilleusement accueillante.

Il s'engouffra dedans et dévala l'escalier. Une fois en bas, il entendit le train à l'approche et se sut tiré d'affaire. Il jeta la veste d'uniforme dans une poubelle et se précipita vers la rame. *Ouf !* Il ne s'était pas fait prendre. Il ne se faisait jamais prendre.

Le métro marqua l'arrêt, Dillon monta à bord, prit place sur un siège, et la rame redémarra aussitôt, l'entraînant loin de l'hôtel. Alors seulement, il se détendit. Assez pour que l'inquiétude l'envahisse.

Pitié, implora-t-il. *Qu'il n'y ait pas de blessés. Qu'il n'y ait pas de blessés !* D'accord, le restaurant était fermé, mais qui sait ? Un serveur aurait pu être en train de dresser les tables... Une femme de ménage de passer l'aspirateur... Dillon faisait toujours gaffe – il pouvait toujours prévoir au détail près la manière dont ses petites catastrophes allaient se dérouler. Et jusque-là, il n'avait jamais causé de blessure grave... mais il commençait à faire des bourdes – l'appétit destructeur le rendait négligent. Lorsque la faim montait en lui, elle le dévorait tout entier et l'empêchait de se poser les bonnes questions. Mais une fois

l'irréparable commis, quand son esprit oscillait dans le vide comme le piano sur le toit avant la chute, il s'apercevait de la gravité de ses actes.

Des gens auraient pu y passer ! Et je ne le saurai pas avant d'avoir vu les infos. Le poids qui pesait désormais sur sa conscience était insupportable... mais pas autant que l'appétit, qui finissait toujours par revenir, et noyait tout le reste. Inexorablement, il en redeviendrait l'esclave. Or le seul moyen d'y échapper, c'était de détruire un truc. N'importe quoi. Tout. Plus c'était gros, meilleur c'était. Plus ça faisait de bruit, plus il prenait son pied. Et une fois la chose faite, la pression retombait. La faim était rassasiée, et le soulagement qui en découlait était à la fois riche et doux comme un gros carré de chocolat qui fond dans la bouche.

Sauf que ces derniers temps, l'appétit destructeur s'était aggravé. Il ne se contentait plus d'apparaître une fois par semaine. Il se manifestait presque tous les jours. La faim montait, exerçait sur lui une pression, exigeait qu'on la nourrisse. D'ailleurs, il sentait déjà l'appétit revenir. *Si vite ?!* Impossible ! Le piano n'avait-il pas suffi ? C'était l'acte le plus sensationnel, le pire qu'il ait commis. Que fallait-il qu'il fasse de plus pour se libérer de cette terrible soif de destruction ?

Sa voisine de siège l'observait d'un œil maternel inquiet – une expression qu'il n'avait pas vue depuis une année entière – depuis qu'il errait seul à travers le pays. La femme posa son regard sur ses mains qui tremblaient.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

— Oui, ça va.

Elle lui toucha la main pour le reconforter.

— Non ! s'exclama Dillon.

Trop tard. Elle l'avait effleuré. Son visage se vida de son sang et elle retira sa main.

— Ex... excuse-moi, bafouilla-t-elle, confuse, avant d'aller s'asseoir à l'opposé du wagon, où elle se mit en devoir de retrouver ses esprits.

— De quoi as-tu peur, Deanna ?

— De tout. De tout. C'est bien simple.

Deanna Chang agrippa les accoudoirs du fauteuil de ses mains pâles, de peur d'être projetée dans le vide. Les murs de la pièce étaient peints d'un jaune hideux qui s'écaillait çà et là, comme des lambeaux de chair, révélant une sous-couche rouge sang. Une odeur de moisi corrompait l'air. Les visages représentés sur les portraits ternis par les années semblaient se pencher vers elle, l'oreille tendue, le souffle lourd.

— Deanna, je ne peux pas t'aider si tu n'es pas plus précise.

De l'autre côté du bureau antique, le médecin remua sur son siège, mal à l'aise. *Je le rends nerveux*, songea Deanna. *Pourquoi est-ce que je rends même les psychiatres nerveux ?*

— Vous ne pouvez pas m'aider, OK ? rétorqua Deanna. C'est bien ça le problème.

Il tapota son crayon sur le bureau. La gomme se délogea de l'extrémité, tomba par terre et roula sur le sol maculé de taches.

Je déteste cet endroit, songea Deanna. *Je déteste cette pièce, je déteste cet homme, et je déteste mes parents qui me forcent à venir ici. Cet homme me pose les mêmes questions que les autres*

psys avant lui, et je me tape les mêmes réponses, et rien ne change. Jamais.

Un gémissement de femme résonna à l'extérieur, et Deanna sursauta. Elle n'aurait su dire s'il s'agissait d'un rire ou d'un cri.

— J'ai peur, reprit Deanna. J'ai peur de mourir.

— Bien. C'est un début.

Deanna se frotta les bras ; ils étaient frêles et blancs. Sous son postérieur et dans son dos, les ressorts du fauteuil menaçaient de transpercer le tissu usé de la matelassure.

— Au début, j'avais juste peur de sortir seule de chez moi. Résultat, mes parents ont décidé de déménager dans un quartier plus sûr. J'ai cru que ça allait m'aider à me sentir mieux. Malheureusement, ça n'a rien changé. J'ai commencé à imaginer toutes les choses atroces qui pouvaient m'arriver. (Elle se pencha en avant.) C'était il y a deux ans. Aujourd'hui, je me vois mourir. Tous les jours. Je vois mon corps écrabouillé sous les ruines de notre maison, si elle venait à s'écrouler. Je vois un homme avec un couteau caché dans un placard, dans la cave ou dans le grenier en pleine nuit. Je vois une voiture sans chauffeur qui monte sur le trottoir et me renverse...

— Tu crois que les gens veulent te tuer ?

— Pas seulement les gens. Les choses. Tout.

Le psy griffonna quelques mots sur son calepin avec son crayon de papier sans gomme. Quelque part dans l'immeuble, un chauffage se mit en marche, laissant échapper une lugubre plainte.

— Et tu penses que toutes ces choses atroces pourraient t'arriver ?

— Non ! protesta Deanna. Je *vois* ces choses m'arriver. Elles se produisent, je les sens – je les vois – c'est RÉEL ! (Deanna se redressa et essuya son front en nage.) Et puis, je cligne des yeux, et ça...

— Et ça disparaît ?

— Parfois... À d'autres moments, la vision reste jusqu'à ce que je crie.

Le psy relâcha son nœud de cravate et plaça un doigt sous son col. Il toussota.

— Il fait chaud, se justifia-t-il.

— Je ne me sens pas en sécurité à l'extérieur. Je ne me sens pas en sécurité à l'intérieur. Je ne me sens pas en sécurité ici – imaginons que ce lustre à la noix, suspendu juste au-dessus de moi, se dévise lentement, attendant le moment propice pour tomber et me fendre le crâne en deux ?

Le psy porta les yeux sur le plafonnier, qui avait effectivement l'air un peu dévissé. Il bascula en arrière, déboutonna carrément son col et prit une profonde inspiration, comme si l'air venait à manquer. Deanna comprit qu'il commençait à avoir peur, comme tous les gens à son contact. Sa crainte, elle la ressentait autant que la sienne.

— Je pense que je vais me noyer, reprit Deanna. Ou bien m'étouffer. J'ai toujours l'impression d'étouffer. Vous avez déjà éprouvé ça ?

— En quelques occasions, répondit le médecin d'une voix d'outre-tombe.

Il s'était ratatiné dans son fauteuil.

Deanna esquissa un sourire. Étrangement, les craintes du psy atténuèrent un peu les siennes.

— Je vous file la chair de poule, hein ?

— Ta mère se fait beaucoup de souci pour toi.

— Ma mère peut aller se faire voir. Si elle croit que *vous*, vous pouvez m'aider !

— Ce n'est pas une attitude saine.

— Vous savez quoi ? Eh bien moi, je pense que vous allez me rendre encore plus barge que je ne l'étais avant de mettre les pieds ici. Vous pouvez m'assurer du contraire ? Vous pouvez m'assurer que tout ça, c'est dans ma tête ? À cent pour cent ? Hein ?

Deanna attendit une réponse.

S'il le lui garantissait, elle le croirait. S'il lui jurait ses grands dieux qu'il pouvait chasser la noirceur qui enveloppait son existence, elle le croirait. De tout son cœur, elle aurait préféré se savoir folle. Ç'aurait été tellement plus simple.

Toutefois, le psy consulta la montre à son poignet et lâcha un profond soupir de soulagement.

— La séance est terminée ?

— J'en ai bien peur.

— Bénissez-moi, mon père, parce ce que j'ai péché.

— Racontez-moi vos péchés, mon enfant.

De l'autre côté du confessionnal, le prêtre avait accompagné sa réponse d'un soupir. Il avait dû reconnaître la voix tremblante de Dillon, déjà venu se confesser à maintes reprises.

— J'ai fait des choses horribles, expliqua Dillon, pris d'une bouffée de claustrophobie.

— C'est-à-dire ?

— Hier, j'ai trafiqué le matériel dans la salle de contrôle des tramways, c'est pour ça qu'ils ne fonctionnaient plus. Ce matin, j'ai éclaté la verrière du Garden Court.

— Doux Jésus, répliqua le prêtre dans un murmure glacé. Je ne peux pas t'accorder l'absolution pour ces méfaits, Dillon.

Dillon se raidit, se sentant soudain très à l'étroit dans le minuscule isoloir.

— Pitié, personne n'a été blessé – d'après les infos. *Pitié !*

— Dillon, il faut que tu te rendes à la police.

— Vous ne comprenez pas, mon père. C'est impossible. Ça ne me stopperait pas. Je trouverais un moyen de m'échapper et de détruire autre chose – de faire encore plus de dégâts. Ce n'est pas comme si j'avais envie de faire tout ça – mais *il le faut*. Je n'ai pas le choix !

— Écoute-moi, reprit le prêtre. Tu ne vas... pas *bien*. Tu es un garçon très malade et il faut que tu te fasses aider.

— Vous ne pensez pas que mes parents ont déjà tenté ? fulmina Dillon. Ce genre d'aide ne marche pas sur moi. Ça aggrave mon cas.

— Désolé... Je ne peux pas t'absoudre.

Terrifié, Dillon se mura dans le silence. Il ne pouvait se résoudre à s'en aller sans avoir été absous. D'autant que ces actes, il les commettait contre son gré. Il agrippa la petite croix qui pendait à son cou et la serra fort. L'argent s'imprima dans sa paume.

— Mais je ne suis pas coupable ! insista Dillon. Je n'ai pas le choix – je suis *infecté* ! Je suis *maudit* !

— Eh bien, ta pénitence sera d'aller te confesser à la police.

— Ce n'est pas leur boulot de m'absoudre ! s'écria Dillon. C'est *le vôtre* ! Vous êtes censé effacer mes péchés, et vous ne pouvez pas me juger ! Vous ne pouvez pas !

Le prêtre répondit par un silence.

— Très bien. Si vous refusez de m'absoudre, je trouverai un prêtre qui le fera.

Dillon poussa brutalement la porte en merisier du confessionnal. Elle heurta le mur et vola en éclats. Une femme présente dans l'église poussa un cri de surprise. Porté par sa rage, Dillon passa devant elle sans même lui accorder un regard ; il sortit du bâtiment comme une furie. L'appétit destructeur montait à nouveau en lui ; or il ignorait combien de temps il allait pouvoir le contenir. Il eut envie de balancer des briques sur les vitraux de l'église, toutefois ce n'était pas à Dieu qu'il en voulait. À moins que... ?

Une semaine plus tôt, dans un moment de faiblesse, il avait révélé son nom au prêtre. Aujourd'hui, ça risquait de le mener à sa perte. L'homme d'Église allait-il trahir le secret du confessionnal et livrer Dillon aux autorités ?

Mieux valait prévenir que guérir. Il devrait s'en aller le soir même, partir à la recherche d'un autre endroit où causer des dégâts en toute impunité. Il était venu de l'Arizona sans se faire prendre, et il lui restait encore beaucoup de lieux à visiter. Dillon se sentait totalement délaissé par la vie. Et il voyait dans cet abandon total une sorte de liberté. Du moins tâchait-il de s'en convaincre. C'était facile de poursuivre sa route lorsque chaque nouvelle ville s'avérait aussi solitaire que la précédente.

Lorsque parmi la foule, tous les visages étaient anonymes et indifférents à son sort.

Il fallait néanmoins qu'il se nourrisse une dernière fois – une toute dernière fois – avant de s'en aller. Il faudrait que ce soit une œuvre dévastatrice d'une grandeur inégalée. Un acte qui rassasierait l'appétit destructeur de manière à le mettre en sourdine un bon moment.

Papa, maman, vous êtes fiers de moi ? songea-t-il avec amertume. *Vous êtes fiers de votre petit garçon, à présent ?*

Dieu merci, ils étaient morts ! Pourvu qu'ils reposent en paix, suffisamment loin de ce monde, pour ignorer toutes les atrocités que leur fiston avait commises.

Non loin de là, Deanna Chang remontait un trottoir escarpé, tâchant d'oublier sa séance avec le psy. Elle évitait le regard de ceux qu'elle croisait – tous la dévisageaient d'un air méfiant, du moins était-ce son impression – elle n'en était jamais sûre. Intimidée, elle baissa les yeux, histoire de voir si ses chaussettes étaient assorties ou si sa tunique était tachée à cause d'un soudain saignement de nez. Dehors, sa claustrophobie s'était muée en une angoisse plus forte, laissant place à l'agoraphobie – la peur du monde extérieur. Non seulement ses craintes étaient anormales, mais elles étaient contre nature, et ça la rendait dingue. Elle avait eu une enfance agréable et remplie d'amour – elle n'avait connu aucun traumatisme – et pourtant, à l'âge de douze ans, les peurs avaient grandi en elle, virant à l'obsession, pour devenir des visions. Aujourd'hui, à quinze ans, le monde qui l'entourait regorgeait de lames de rasoir et de poison, et ceci dans chaque regard, dans chaque bruit, et à chaque

instant du jour. La peur lui coupait le souffle. Elle était si puissante qu'elle se propageait tout autour d'elle et enveloppait ses proches ; ses parents, ses anciens amis... jusqu'aux parfaits inconnus qui s'aventuraient trop près d'elle. Sa peur était aussi contagieuse qu'un fou rire et aussi toxique que des vapeurs de cyanure.

À l'angle de la rue, la peur s'empara d'elle avec une telle force qu'elle la tétanisa sur place ; elle sut qu'elle était sur le point d'avoir une nouvelle vision de sa propre mort. Même si ça n'était que dans sa tête, ça n'en était pas moins réel. La douleur et la terreur étaient bien présentes, et elle les ressentait jusque dans sa chair.

Sa peur se concrétisa brutalement. Tout autour d'elle, une vive agitation, une cacophonie assourdissante. Elle cligna des yeux une première fois, une deuxième fois, une troisième fois, pour chasser la vision épouvantable qui s'offrait à elle. Mais cette dernière persista. La voiture sans chauffeur bondit sur le trottoir et l'avalala.

Dillon contempla la scène depuis le sommet de la colline, empli d'un sentiment d'horreur surpassant presque l'appétit destructeur qui lui rongait les entrailles. Sous ses yeux, l'action se déroulait comme un plan au ralenti.

Le camion remorquait six Cadillac flambant neuves, en route vers un concessionnaire quelconque. Quelques minutes plus tôt, Dillon avait traversé la rue en dehors des clous. Il avait identifié la chaîne qui maintenait la dernière voiture fixée au pont inférieur de la remorque et il avait forcé les cadenas à l'aide d'une fourchette cassée. Un autre que lui aurait passé la journée à comprendre comment trafiquer ces serrures. Mais pas Dillon. Pour lui,

chaînes, cordes et cadenas étaient un jeu d'enfant. À ce tour, il était encore plus habile que Houdini.

Il avait évidemment anticipé de A à Z la réaction en chaîne de l'événement, tel un génie résolvant une équation. La voiture glisserait de la remorque ; derrière, le chauffeur du bus donnerait un coup de volant à droite ; le bus grimperait d'un bond sur le trottoir ; les véhicules se mettraient à zigzaguer dans tous les sens pour éviter la trajectoire de la Cadillac en roues libres ; beaucoup d'ails seraient embouties – certaines voitures seraient carrément détruites... mais peu de personnes seraient amochées.

Un maximum de dégâts ; un minimum de blessés. Tel était le schéma que Dillon avait conçu dans son esprit anormalement vif. Ce qu'il n'avait pas anticipé en revanche, c'est que le chauffeur du bus était gaucher.

Dillon gravit la colline et observa le spectacle, tandis que le camion grimpait à son tour le flanc escarpé du coteau ; comme prévu, la voiture fixée à l'extrémité de la remorque s'échappa et se mit à dévaler la colline. Les klaxons retentirent aussitôt, les pneus crissèrent et la Cadillac fugitive fonça droit vers le bus...

... Mais le chauffeur du bus braqua à gauche et non à droite – précipitant son véhicule *sur les voitures arrivant en sens inverse*.

Ce simple détail modifia toute la donne. Dillon vit se dessiner un nouveau schéma et, cette fois, le sang allait couler.

Sous son regard horrifié, les véhicules quittèrent la voie les uns après les autres pour percuter lampadaires

et vitrines de magasins. Les piétons s'écartèrent. Pour la plupart. Mais certains n'en eurent pas le temps.

La Cadillac sans conducteur traversa un carrefour en direction d'un angle de rue. Un homme bondit de côté pour l'éviter, laissant une jeune fille en plein sur la trajectoire de la voiture – une Asiatique du même âge que Dillon, qui resta figée par la surprise. Dillon voulut l'avertir d'un cri, mais c'était trop tard. La Cadillac bondit sur le trottoir, et la fille disparut, comme engloutie par une baleine.

Pour Dillon Benjamin Cole, ce fut un supplice... et pourtant, le nœud qui lui comprimait les entrailles se détendit brutalement. L'appétit destructeur s'était évanoui, rassasié par le cauchemar qui s'offrait à lui: le bus enfoncé dans la devanture d'une librairie ; la borne d'incendie explosée aspergeant la Mercedes décapotable ; et la fille engloutie par la Cadillac. Chaque muscle de son corps se dénoua ; une vague de soulagement emplit ses sens – il en perçut l'odeur et le goût, pareils à un plat raffiné. Une puissante sensation de bien-être le submergea, d'une douceur indéniable.

Et Dillon s'en voulut atrocement. Il éprouva une haine indicible pour sa propre personne. Une haine qui surpassait de loin celle de Dieu à son égard.

L'hôpital était un lieu froid, un lieu rempli de promesses non tenues et de prières non exaucées. Tout du moins, c'était l'image qu'en avait Dillon depuis qu'il avait assisté à la lente agonie de ses parents dans une clinique, un peu plus d'un an auparavant. Les médecins ne surent jamais ce qui les avait tués, mais Dillon lui le savait. Ils

avaient pris leur fils dans les bras à trop de reprises... et leur esprit y avait succombé. La folie tuait au même titre que de nombreuses autres maladies, Dillon le savait. Dillon avait observé ses parents perdre lentement la tête, jusqu'à ce que leurs paroles ne soient que charabia et leurs actions dangereuses. Vers la fin, Dillon s'imaginait leur esprit semblable à la neige sur un écran de télévision. Réduit à cet état primaire, le corps préfère s'éteindre et mourir.

Dillon pénétra dans la chambre d'hôpital, un bouquet de fleurs à la main. C'est à peine s'il reconnut la jeune fille, qu'il n'avait qu'aperçue que de loin, juste avant que la Cadillac ne la renverse, puis, à la suite de l'accident, lorsqu'on l'avait hissée dans l'ambulance à la hâte pour l'emmener d'urgence à l'hôpital. Comment pouvait-il s'attendre à reconnaître un visage qu'il n'avait qu'entrevu ? Pourtant, ce visage risquait de le hanter jusqu'à la fin de ses jours. Raison pour laquelle il avait décidé de rendre visite à la fille.

Elle s'appelait Deanna, seule info qu'on avait bien voulu révéler à Dillon. Elle était à moitié asiatique et enfant unique. À l'accueil, l'infirmière lui avait demandé s'il était un membre de la famille, et Dillon s'était fait passer pour un cousin. Une fois dans la chambre, il avait rencontré la mère, à qui il avait dit être un camarade de classe de Deanna. Il s'était assis à côté de la femme, avait bavardé un peu avec elle, inventant des anecdotes sur le collègue et les profs dont il ignorait tout ; puis la mère s'était levée pour passer un coup de fil, laissant Dillon au chevet de sa fille. Deanna.

Deanna flottait dans le néant, où ne résonnaient à ses oreilles que les battements de son propre cœur. Elle ouvrit la bouche pour hurler, mais aucun son n'en sortit. Elle se sentait loin, au fond d'un océan, elle n'arrivait pas à respirer du tout. Elle s'efforçait en vain de remonter vers la lumière, à la surface. Son crâne tambourinait, sa poitrine se comprimait jusqu'à ce que, finalement, elle resurgisse brutalement à la lumière...

... d'une chambre. Une chambre d'hôpital. Oui, oui, évidemment. La scène lui revint. La Voiture de la Mort. Comme elle l'avait terrifiée ! Elle l'avait déjà vue avant, dans ses visions. Sauf que cette fois, elle avait été réelle. Elle avait voulu la tuer. Et c'est ce qui aurait dû se passer... sauf qu'elle n'était pas morte. (Elle remua les orteils.) Même pas paralysée ! Elle bougea le bras droit et une douleur inouïe lui transperça le poignet, lui arrachant un cri.

— Tout va bien, la rassura-t-on.

C'était une voix d'homme. Non... de garçon. Elle tourna prudemment la tête vers lui, et ses yeux s'accommodèrent peu à peu. Il avait son âge – la quinzaine –, des cheveux roux et des yeux d'un noir abyssal. Ces yeux la terrorisèrent. Ils la fascinèrent. Un regard très expressif, dirait sa mère.

— Tu as une entorse au poignet. Tu as sans doute aussi une commotion cérébrale, mais tu peux quand même t'estimer heureuse vu ce qui est arrivé.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle.

— Personne d'important, répliqua-t-il. Je m'appelle Dillon.

Elle ne parvenait toujours pas à détourner son regard du sien, qui lui apprit tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Ses yeux débordaient de culpabilité, et elle sut que, d'une certaine manière, c'était à cause de lui qu'elle se retrouvait dans un lit d'hôpital. C'était lui qui avait lâché sur elle la Voiture de la Mort.

— Espèce de salopard, marmonna-t-elle.

Elle éprouvait pourtant un étrange soulagement. Cette fois-ci, sa vision était avérée... et pourtant, elle n'était pas morte. Dans un sens, c'était réconfortant.

Troublé, Dillon s'écarta du lit.

— Je ne voulais pas te faire de mal, bafouilla-t-il. Je ne voulais blesser personne... C'est juste que...

Il s'interrompit. Comment pouvait-il espérer qu'elle le comprenne ?

— Non, dis-moi, insista-t-elle en lui prenant la main.

Dillon lâcha un cri de surprise et voulut se dégager ; mais bien qu'elle fût encore groggy, elle le tenait fermement... et il fut surpris de constater qu'à son contact, l'esprit de Deanna ne se brouillait pas. Elle n'eut aucun mouvement de recul.

Comment était-ce possible ? Tous ceux qu'il touchait étaient affectés. *Tous sans exception.*

— Ta main est chaude, fit-elle remarquer avant de le dévisager d'un air curieux. Tu n'as pas peur ! Je ne te fais pas peur !

— Non, rétorqua-t-il.

Elle sourit, les yeux toujours rivés aux siens et, à cet instant, une lumière aveuglante brilla à travers les stores entrouverts – un éclair vert qui se réduisit bientôt à une lueur rougeoyante dans le ciel sombre.

Autour d'eux, le monde cessa d'exister. Baignés de cette étrange lumière, ils flottaient ensemble dans une chambre d'hôpital, comme en apesanteur dans l'espace.

C'est le moment le plus important de ma vie, songea Deanna. Et elle sut immédiatement pourquoi.

— Tu es comme moi ! murmura-t-elle. Tu es exactement comme moi !

Dillon acquiesça d'un hochement de tête, les yeux emplis de larmes. À cet instant, il se sentait plus proche de Deanna que de quiconque. *J'ai failli la tuer. Comme ç'aurait été horrible si elle était morte et qu'on ne s'était jamais rencontrés.* L'étrange lumière entoura d'un doux halo irisé la chevelure noire de jais de Deanna. Il s'en émerveilla, éprouvant pour elle un brusque élan d'amour. Une adoration qui surpassait les mots. Il n'y avait plus que ses aveux qui pourraient faire sens à présent.

— Je détruis tout ce que je touche, dit-il.

— Pas moi, répondit Deanna.

— Je suis un monstre, reprit Dillon.

— Pas à mes yeux, répliqua-t-elle.

Pour la première fois, Dillon eut l'impression qu'on lui accordait le pardon. Puis Deanna fondit en larmes et se confessa à son tour.

— J'ai peur, avoua-t-elle.

— De quoi ?

— De cet endroit. De ma vie. De tout ce qui est dedans et dehors. Je suis terrifiée.

Dillon s'empara de sa main et la serra fort.

— Alors je vais te protéger. Je veillerai à ce que rien ni personne ne te fasse jamais de mal.

Deanna sourit à travers ses larmes ; elle comprit que ce garçon qui avait bien failli la tuer avait désormais l'intention de la défendre de tout son cœur. Doucement, il prit la main de Deanna, la leva, et la contempla d'un regard intense, fasciné par ce miracle qui les avait réunis. Elle lui accorda alors sa confiance tout entière, une confiance inconditionnelle.

— Non, répliqua-t-elle. On se protégera l'un l'autre.